

Jaran et les oliviers

Jaran venait juste de rentrer, de son périple à Paris ; un périple qui devait être le dernier d'une longue série de voyages. L'année s'achevait pour lui, et c'était bon de se dire, qu'enfin, pour un certain temps, il ne serait plus contraint de quitter cette terre qui était la sienne. Il avait été recruté par un institut pour aider les hommes à mieux se connaître, et ce travail pour tout passionnant qu'il était, se révélait particulièrement épuisant. Il faut dire que Jaran ne s'économisait pas; la haute opinion qu'il avait de sa mission, et la réputation amplement méritée qui maintenant le précédait, n'autorisait désormais plus une seule once de médiocrité. Et sa passion pour les itinéraires humains, quels qu'ils soient, n'arrangeait pas les choses : il buvait tout, jusqu'à la lie.

Au loin là-bas, l'attendait Trius.

Mais son travail d'imprégnation, je dirais presque d'ingurgitation, n'était pas qu'un acte de consommation ; il était également et surtout, un véritable acte de transformation... pour l'ensemble des personnes concernées. Lui compris. Une sorte de thérapie, qui amène chacun à se nourrir des histoires de vie : celle des autres et la sienne ; une sorte de quête, que chacun d'entre-nous décide d'entreprendre, à un moment particulier de son existence. Afin de pouvoir faire un point sur son propre parcours. Jaran avait beaucoup utilisé cette année-là, le terme « d'habitat », pour évoquer de façon métaphorique, ce qui se loge dans le tréfonds des entrailles ; un tréfonds qui peut relever de la location ou de l'achat de demeure... qui peut également donner lieu à des expropriations, mais qui peut également être le siège de quelques bonheurs ressentis. Et comme il aimait à le répéter, chacun aurait dans cette affaire, tôt ou tard, à évoquer le décor de sa vie.

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon...

La tâche d'accompagnateur n'est pas une tâche facile, comme vous le devinez aisément ; dès lors qu'il faut œuvrer, au plus près des êtres humains, dès lors qu'il faut les frôler, sans jamais les heurter, dès lors qu'il faut les inviter, sans jamais les forcer. Elle nécessite habileté et investissement ! Elle ne peut pas être une simple technique ; elle est surtout, et avant tout, une philosophie : l'empathie ou l'amour éprouvé vis-à-vis des hommes, et le désir avoué de contribuer à leur alignement ! Une sorte d'équilibre à trouver entre toutes les choses de la vie qui marquent chacun d'entre nous ! En regardant faire Jaran, je me disais qu'elle était également un art : l'art de pouvoir entrer en contact avec les entités qui composent ce monde, par des voies différentes et en utilisant diverses stratégies. Dans le milieu, on

appelle ces gens-là : des « connecteurs ».

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine...

Et pour se faire, il fallait emprunter des voies secrètes, parfois enfouies, parfois cachées, parfois défendues ; « tenir une main sans trop la serrer », afin qu'émerge en fin de course, cette authenticité qui fait d'un être humain un homme original. Comme une révélation, comme une renaissance, ou comme l'enterrement d'un fardeau beaucoup trop lourd à porter ! Dans ce type d'accompagnement, comme vous l'imaginez facilement, vous êtes amené à vivre intensément de nombreuses expériences ; vous êtes amené à emprunter, par la force du lien qui se crée et pour quelques instants presque volés, le cours d'une existence qui s'égraine depuis un certain temps ! Et à chaque fois que Jaran opérait, c'était toujours la même chose ; il en ressortait modifié, mais jamais totalement déformé au point d'en perdre son âme. Plus riche et plus complexe qu'avant ; plus satisfait et plus épuisé... comme vidé d'une énergie qui se serait dissipée goutte à goutte, sans même qu'il puisse s'en rendre compte. Et ce n'était qu'à la fin de ses sessions de trois jours d'analyse, qu'il constatait les dégâts occasionnés ; il frisait l'anorexie, sans que personne ne puisse s'en rendre compte !

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale...

Après avoir franchi le perron de sa vieille demeure provençale, Jaran se dirigea vers le salon, posa sa valise sur le vieux carreau... comme on abandonne un objet que l'on aurait trop vu et rejoignit sa chambre. Son épouse n'était pas encore rentrée ; il savait qu'elle n'arriverait pas avant la nuit tombée. Sans même ranger ses affaires, il se dirigea vers l'armoire pour en tirer quelques affaires bien choisies, puisqu'elles devaient faire de lui un homme épuré... un homme « débarrassé » ou « dépouillé » comme il vous plaira de choisir. Un homme presque nu, comme il aspirait à le devenir, en cet instant précis. D'ailleurs, l'idée lui avait déjà traversé l'esprit ; bien des fois, il avait été tenté par le fait de se dévêtir complètement ! Mais il fallait oser et il n'en était pas encore arrivé à ce point ! Un jean, un tee shirt blanc et une paire de sandales feraient amplement l'affaire. Il prit au passage, dans la cuisine, un trognon de pain qui traînait, et se dirigea vers l'extérieur de la maison. Jaran, la quarantaine passée, était ce qu'on peut appeler, un beau mec, mais il n'en jouait pas. Ses yeux, d'un bleu profond, ne transmettaient aucune fierté mal placée ; ils étaient tout simplement limpides, comme l'être qu'il était et qu'il souhaitait demeurer. Un juste parmi les

hommes, qu'aucun d'entre-nous n'avait jamais surpris en flagrant délit de mensonge ou de tromperie. Cet homme-là ne portait aucun masque et c'était très étonnant !!!

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire

...

Il faisait encore largement beau dehors, au moment où Jaran franchit le perron de la porte. A l'endroit où il se situait, il pouvait apercevoir la totalité de son domaine. Jaran n'était pas un riche propriétaire; il était tout simplement un contemplatif amoureux de ce que la nature peut encore produire comme beauté sauvage. D'un seul coup, il entendit le chant des cigales... qui supplantait maintenant celui de la ville, de la très grande ville. Mais comment avait-il pu mettre autant de temps à sortir de sa torpeur, pensa t-il ? Descendit une marche et marqua un nouveau temps d'arrêt ; je le vis prendre une bouffée plus importante d'oxygène ! Un rayon de soleil illumina son visage ; face à lui, se présentait l'immensité d'une nature, prolifique à souhait : de quoi se perdre mille fois ! Comme à chaque fois, il prit le chemin des oliviers.

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire, celui qui avait résisté à toutes les folies...

Je le vois encore descendre, ce jour-là, une allée romaine dont il connaissait tous les arpents. La descente faisait environ deux cent mètres de long ; cinquante mètres environ après qu'elle ait débuté, surgissaient au détour d'un léger virage, les premières pousses d'olivier. De jeunes arbres qu'il avait plantés récemment et qu'il se plaisait à regarder grandir. Jaran savait très bien qu'il ne les verrait jamais atteindre l'âge adulte, mais il éprouvait beaucoup de satisfaction à considérer qu'il en était le géniteur. Ils étaient les enfants qu'il n'avait jamais eus avec aucun arbre ; ceux qui ne le quitteraient jamais, ceux qui l'accompagneraient au chevet de sa mort et qui lui survivraient au-delà des temps. A chaque fois, il faisait le même geste, en caressant le feuillage naissant des arbustes. Un geste lent de balayage qui traversait le massif, de la droite vers la gauche, sans casser aucune des branches qui le composait. Il lui fallait environ une demi-heure pour saluer l'ensemble de ses enfants, et il n'était pas question d'en oublier un seul ! Je l'imaginai, enregistrant les endroits où il faudrait qu'il revienne, comme un médecin auprès de ses malades, pour venir secourir ceux d'entre-eux, un peu chétifs, qui nécessiteraient un surplus d'attention. Au fur et à mesure qu'il descendait, je voyais sa main se relever ; elle suivait la

hauteur des arbres, et ceux-ci devenaient de plus en plus grands au fur et à mesure que Jaran avançait.

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire, celui qui avait résisté à toutes les folies. Il était le sage...

Puis vint le moment où il put voir Trius, le majestueux. Le plus vieux de ses oliviers ; le plus tortueux et le plus majestueux. Il dominait le bas de la petite vallée qui marquait la fin de la propriété. Le chemin qu'il avait suivi jusqu'à présent, le menait à lui ; il était l'ancêtre, celui avec qui, tout petit, il avait scellé quelques pactes secrets. Il était celui qui l'avait hébergé, quand enfant, il grimpait aux arbres ; Jaran n'avait jamais oublié cet endroit où les branches se croisent... ce nid douillet dans lequel il aimait se réfugier, les jambes ballant dans le vide. Mais Trius était encore plus : il était celui qui l'avait vu grandir, celui qui l'avait vu rire et pleurer... celui qui l'avait écouté et réconforté. Il était celui avec qui il avait traversé toutes les tempêtes, celui qui ne l'avait jamais jugé... ni abandonné. L'odeur de Trius pénétra Jaran, au moment même où il commençait à repousser de sa main, quelques longues branches ; elles étaient pleines d'olives, et ce plein-là donnait à Trius un air courbé, qui n'était pas sans rappeler la forme de quelques saules pleureurs. Mais elles l'empêchaient surtout de se rapprocher, et il fallait maintenant que sa main devienne plus ferme...

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire, celui qui avait résisté à toutes les folies. Il était le sage qui écoute...

Et Jaran parvint enfin au niveau du tronc ; il était énorme et torsadé à merveille. D'une hauteur approximative de trois mètres, pour une dizaine de grosses branches. Quelques morceaux d'écorce commençaient à se détacher, mais il était bien vivant. C'est à ce moment, précisément, que je vis Jaran entourer de ses bras Trius, comme le ferait un fils ; et que je le vis embrasser cette masse inerte, comme s'il s'agissait d'un être vivant... coller ensuite sa tête contre le tronc, et rester là, immobile. Apparemment, ils communiquaient ; mais je n'arrivais pas à comprendre la façon dont ils s'y prenaient. Il y avait quelque chose d'extrêmement vivant et de particulièrement insaisissable dans cette fusion. Ils restèrent ainsi collés, cinq bonnes minutes, puis je vis Jaran murmurer quelque chose à l'oreille de l'arbre ; il parlait à un olivier comme vous vous adresseriez à votre meilleur ami... comme s'il se confessait ! A voix basse et de façon extrêmement rapprochée. Puis vint le temps de se

séparer : Jaran prit congé de son ami et remonta la pente qui devait le ramener chez lui. Ce soir, il préparerait le dîner, et il allumerait toutes les bougies de la terrasse ; dehors la nuit éclairerait le ciel de ses milliards d'étoiles. Et il serait heureux... tout simplement !

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire, celui qui avait résisté à toutes les folies. Il était le sage qui écoute et soigne les plaies...

Lorsqu'il fut parti, je voulus savoir ce qui avait été partagé entre les deux amis. Mais parler avec Trius n'était pas possible ; je ne connaissais pas sa langue ! J'étais en train de me rapprocher de lui, écrasant avec mes pieds maladroits, la centaine d'olives tombées... pour recueillir quelques traces de cette communion, quand je fus surpris par l'existence d'un phénomène qui attira mon attention, de façon particulière. Trius présentait une bosse à un endroit particulier du tronc, qui modifiait son allure générale. Un truc que je n'avais jamais vu ! Une bosse pas très importante, mais suffisante cependant, pour qu'on puisse deviner, qu'un jour parmi tant d'autres, il y eut un échange entre un homme et son arbre... entre Jaran et son olivier... une sorte de trace indélébile. Le témoignage d'une absorption par la nature, d'éléments maléfiques, où le témoignage d'un échange d'énergie ! Depuis cette histoire, je ne regarde plus les oliviers comme avant ; surtout les vieux. Je les salue même, respectueusement...

Au loin là-bas, l'attendait Trius, son fidèle compagnon, qui n'appartenait pas à l'espèce humaine. Il était de souche végétale, le seul arbre millénaire, celui qui avait résisté à toutes les folies. Il était le sage qui écoute et soigne les plaies. Il était la mémoire des hommes...